

www.e-rara.ch

Voyage De Bengale En Angleterre

Forster, Georg

A Basle, 1798

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH ETt III 82

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-98226>

Neuvième Lettre

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

conserver ses trésors. Ses amours lui firent faire des choses indignes de son rang et qui ruinèrent sa santé. Il continua de s'y abandonner jusqu'à ce que son mal fut devenu incurable. Son Harem étoit composé, dit-on, de 800 femmes et concubines dont il eut 50 enfans. Mitzah-Arnany, qui porta ensuite le nom de Afoffoud-Dowlah, étoit l'aîné de ses fils légitimes, et lui succéda sans troubles et sans opposition dans le gouvernement de tous ses pays.

Continuation des Lettres.

NEUVIÈME LETTRE.

Billaspour 22 Février 1733.

Je vais bientôt prendre congé du monde Indien ; permettez-moi auparavant, mon cher ami, de vous témoigner toute ma reconnaissance des preuves d'amitié sincère et des marques de bonté que j'ai reçues partout dans nos provinces. Les Anglois, dans le Bengale, sont renommés depuis long-tems pour leur hospitalité. Je puis confirmer cette réputation si méritée par mon exemple. Ils jouissent en récompense du prix attaché à un caractère si heureux ; ils goûtent ces plaisirs qui sont joints à de bonnes actions, et qui l'emportent de beaucoup sur les petits sacrifices qu'exige une véritable bienfaisance. Après avoir exprimé ma reconnaissance autant bien qu'il m'étoit possible, je continue la description de mon voyage.

Le 8 Février je quittai Rampour, et j'arrivai à Moradabad, dix cosses. Cette ville est située sur le fleuve Ramgounga, dans l'intérieur du territoire du Vifir, que ce fleuve sépare pendant quelques milles, au nord-ouest, des districts de Fyze-Oullah. Moradabad étoit auparavant

une ville importante; mais il y a peu d'endroits en Indostan parmi ceux qui méritoient le nom de villes qui soient tombés comme celui-là. Par la grande quantité de roupies frappées à Moradabad et qui ont un cours très-étendu, je crois bien qu'on y a frappé jadis beaucoup d'argent. Un bain chaud est encore un des restes de son premier éclat. Je fis dans ce bain, avec beaucoup de cérémonie, les ablutions mahométanes. Les nouveaux frères que je me donnois, en me faisant passer pour un Mahométan, me prirent pour un officier Mogol au service du Visir.

Le lendemain matin je quittai Moradabad de fort bonne heure, et j'arrivai par une chaleur excessive au village d'*Aoumrouah*, douze coss. Le jour de mon départ de Rampour j'eus le spectacle de la haute chaîne des montagnes du nord, dont les cimes sont toujours couvertes de neige. Elles s'étendent en droite ligne de l'est à l'ouest, et je crois qu'elles forment la frontière septentrionale entre l'Indostan et le Thibet. Pour connoître quelle idée se forme l'homme du commun d'une chose si extraordinaire, je demandai à un de mes compagnons de voyage pourquoi la cime des montagnes étoit blanche. Ce voyageur me répondit que cette couleur blanche venoit d'une espèce particulière d'argille dont les montagnes étoient couvertes dans ces endroits. Je remarquai bientôt qu'il me coûteroit autant de peine pour lui expliquer la vraie cause, que pour lui démontrer les propriétés de l'aiguille aimantée. Je témoignai mon étonnement sur cette propriété particulière de la terre, et je laissai mon voyageur s'applaudir de l'excellente instruction qu'il m'avoit donnée. L'objet le plus remarquable que je trouvai à Coumrouah, fut le cadavre d'un brigand fameux

pendu par les pieds à un arbre , pour servir d'exemple et effrayer les autres. Au reste le voyage , dans cette partie des Indes, n'est pas très - dangereux. On peut le voir par mon exemple. De Benarès jusqu'ici je ne trouvai aucun obstacle, je n'essuyai aucun mauvais traitement, quoique je voyageasse la plupart du tems tout seul. Je serois injuste, si je ne disois pas que les habitans me recevoient avec politesse et même ordinairement avec bonté et amitié.

Le 10 à *Chandpour*, dix cosses. Me voyant exposé à beaucoup de désagrémens parce que je n'avois pas de valets, et les hôtes n'aimant pas dans les ferasouces à étriller mon cheval, je pris un vieux soldat qui avoit assisté, à ce qu'il disoit, à plus d'une bataille. Sa figure du reste ne démentoit pas ce qu'il racontoit. Outre plusieurs marques assez visibles de son ancienne manière de vivre, il avoit sur la figure la cicatrice d'un coup de sabre qui lui avoit emporté l'œil droit.

Le 11 au village *Bourroo*, douze Coss. Dans cet endroit il n'y a pas d'auberge publique pour les voyageurs. Mais les fanfaronades de mon vieux soldat, qui me donnoit pour un officier Mogol allant à l'armée du Visir, contre les Sicques, me valurent une bonne réception; et le vieux soldat profita aussi des avantages du caractère dont je m'étois revêtu.

Le 12 à *Najebabad*, 11 Coss. *Najeb-oud-Dowlah*, (*) qui construisit cette ville, vit bientôt que sa position faciliteroit le commerce à Cachemir. Ce commerce avoit quitté son ancien chemin par Dehli et Lahor à cause des incursions des Marattes, des Sicques et des Afganes; il s'étoit frayé une nouvelle route à travers les montagnes supérieures de Pouniab, et avoit passé

(*) J'ai parlé de ce chef dans mon histoire des Rohillas.

en Rohilcound par le pas de Lall-Dang. Cette considération, et l'idée d'établir une foire pour les Indous des montagnes voisines, décidèrent probablement Najeb à choisir cette place. Sans cela sa position fort basse et les marais qui en sont proches, ne la rendent pas commode pour en faire la capitale d'un district. Une année après la mort de Najeb-oud-Dowlah, les Marattes ayant forcé l'Empereur regnant, *Cha-Allum*, de suivre leur armée, attaquèrent le fort Najeb-Ghour, situé près de la ville. La garnison se défendit fort bien et ne se fût pas rendue si *Zabitha-Kan*, fils de Najeb-oud-Dowlah, qui étoit dans le voisinage avec des forces considérables, fût venu à son secours; mais au lieu d'aller au-devant de l'ennemi ou d'envoyer quelque renfort à la garnison, il passa le Gange et chercha un asile dans *Ghous-Gour*. Depuis ce tems ou plutôt depuis la mort du fondateur, *Najebabad* a perdu sa première importance et ne subsiste plus que par le commerce assez foible de Cachemire.

Le seul petit caravanferah de la ville étant plein, je me trouvai encore trop heureux d'être reçu dans la demeure d'un cuisinier ou traiteur où l'on trouvoit du cabaub (*) et du bœuf fumé très-bien préparé, et où tous les oisifs, les novellistes et les soldats réformés se réunissoient. Pendant que je dînois, arriva un petit garçon qui demanda s'il y avoit des voyageurs qui voulussent aller à Joumbo ou à Cachemire, le kafilah (***) devant partir bientôt. En m'informant plus exacte-

(*) De la viande hachée, préparée comme en Angleterre, et qu'on appelle *forced meat-balls*. En général cabaub veut dire de la viande rôtie ou bouillie.

(**) Kafilah, c'est le nom le plus usité dans les Indes et en Perse pour caravane.

ment, j'appris qu'environ cent mulets chargés de foye écrue, de toiles de coton, et surtout de calicoes ordinaires pour la foire de Joumbo (†) étoient déjà rassemblés devant la ville. Un banquier de Najeb-Ghour sur qui j'avois une lettre de change et qui a coutume de faire partir les caravanes, me présenta aux marchands qui me reçurent sans difficulté. On me demanda qu'elles étoient mes affaires. Je répondis que j'étois turc et que je voulois acheter des chaes à Cachemir. On me crut sur ma parole. La langue turque est inconnue dans ces pays, et il n'est pas rare de voir des marchands de toutes les nations aller à Cachemir avec des lettres de change ou de l'argent comptant pour y faire des emplettes. Cependant en examinant les qualités personnelles de mon valet, qui avoit un peu souffert par l'âge et le malheur, je m'apperçus qu'il ne pouvoit plus me rendre le service que j'en pouvois attendre; et un de mes compagnons de voyage remarquoit méchamment, que pour aller à Cachemir on n'a pas trop de ses deux yeux. Le pauvre diable lui-même ne se soucioit pas beaucoup du voyage. J'eus le bonheur de le remplacer par un Cachemirien qui étoit juste ce qu'il me falloit. Le drôle avoit déjà parcouru une grande partie des Indes et de l'Afganistan. Il avoit une dextérité merveilleuse dans tous les embarras, et possédoit de plus un fonds d'anecdotes intéressantes qu'il racontoit avec beaucoup de gaité, non sans faire beaucoup son éloge. En un mot c'est le meilleur valet que j'aie jamais eu; et si j'avois eu le talent de modérer et son humeur et son goût pour les femmes, il eût été pour moi un homme précieux. Il connoissoit tout ce qui est nécessaire dans un voyage des Indes, il

(†) Une ville située à environ 200 milles sud-est de Cachemir.

pourvoyoit à tout ce qui étoit utile, ainsi je pouvois fort bien ne penser qu'à mes plaisirs. Ils étoient simples ; c'étoit de fumer ma pipe, d'entendre et de raconter des histoires.

Le 14 à *Ramnaghour* ; neuf cofs. Le village est détruit. Il a une grande fontaine d'eau fraîche. Ainsi c'est le premier endroit où l'on s'arrête en allant de Najebabad au nord.

Le 15 à *Lall-Dong* ; neuf cofs. Ce fut ici, comme je l'ai dit plus haut, que Fyze-Oullah prit poste après la défaite des Rohillas. Lalldong est la frontière la plus au nord du territoire du Visir, et est séparée du Siring-Naghour par un petit ruisseau. Un retard occasionné par la révision de quelques comptes de notre Kafilah me laisse le tems de peindre les objets qui m'entourent, et l'arrangement d'une caravane.

Depuis *Najeb-Ghour* jusqu'à cette frontière, c'est presque toujours un désert couvert de bruyères et manquant d'eau. De *Ramnaghour* jusqu'à *Lall-Dong* on n'en trouve pas. Les habitans disent, que du tems de Najeb-oud Dowlah, ce pays à présent couvert de bois, étoit une plaine bien cultivée. La paresse presque générale des habitans rend l'état des possessions des Princes Indiens très-incertain, et leur bonheur dépend presque uniquement des talents et du mérite d'un seul homme. Une suite de bons Souverains étant très-rare, on ne doit pas s'étonner en voyant l'état déplorable auquel sont réduites les meilleures provinces de l'Indostan ; mais aussi les soins des Princes actifs ont des effets rapides et heureux. Dans les Indes on cultive très-vîte et à très-peu de frais ; et les instrumens du labourage sont si simples et si aisés à faire, qu'une grande partie des gens de la campagne peut, sans avoir beaucoup besoin des ouvriers, faire elle-même ses outils.

La plus grande partie de la plaine étant au nord du ruisseau, le *cafilah* campa sur, le territoire de *Siring-Naghour*. Tout étoit occupé des préparatifs d'un voyage qui devoit durer trois jours à travers les bois. A cause de la chaleur excessive, il falloit trouver une espèce de parasol qui fit l'effet d'une tente. J'achetai un gros *koummoul* ou drap noir qui formoit un toit portatif et commode lorsqu'on l'étendoit sur une traverse de bambou appuyée sur deux autres et qu'on l'attachoit en bas avec de petits clous. Mes paquets proportionnés à la force de mon cheval, consistoient en un matelat peu épais, un couffin, une valise de cannevas, quelques chemises de toile qui pouvoient aussi servir de couffins et le *koummoul* dont j'ai parlé. C'étoit là tout ce dont j'avois besoin, avec un outre plein d'huile que portoit mon *Cachemirien*. Tous ceux qui voyagent à ma manière ne doivent pas se charger de plus de paquets. Un paquet plus lourd devient suspect; on le visite souvent, il vous retarde et quelquefois il faut payer pour lui.

Le 22 le *cafilah* se mit en mouvement, et fit dans la direction du nord-ouest six milles à travers les montagnes et se campa près d'une petite rivière pour faire boire ses bêtes. J'eus ce jour là l'occasion d'observer plusieurs fois combien nos mulets sont forts et combien leur pas est sûr. (*) On ne peut voir sans étonnement avec quelle légèreté ces bêtes, extrêmement chargées, grimpent des sentiers roides et escarpés. Les propriétaires des marchandises demeurent soit à *Benarès*, à *Louknow*, soit à *Ferroukabad*. Ils font accompagner le *cafilah* par leurs commissionnaires, mais ceux-ci ne vendent pas leurs marchandises, ils s'obligent seule-

(*) Ces animaux viennent de l'Afganistan dans les Indes septentrionales.

ment à les amener à un endroit fixé et à payer les péages et les autres droits. Pour que les marchandises ne souffrent pas du mauvais tems, on a une petite provision de tentes. Il est rare d'ailleurs, qu'un *cafilah* fasse halte dans un lieu tout-à-fait inhabité. De l'eau en abondance et du foin pour les bêtes, est tout ce que l'on desire. On s'arrête aussi volontiers dans les plaines; on est là plus en sûreté contre les brigands.

Le 23 nous marchames neuf cofs plus avant dans le bois, et nous nous campames près d'un ruisseau assez fort. J'eus ce jour là une aventure qui me mit dans un grand embarras. La chaleur extraordinaire et la difficulté de marcher dans le sable, m'engagèrent à me reposer et à fumer ma pipe tranquillement, lorsque nous eumes quitté ce sable. Je me donnois ce plaisir à l'ombre d'un arbre, et bientôt je perdis le *cafilah* de vue. Le chemin par lequel je devois suivre étoit couvert de feuille qui ne laissoient rien distinguer; et mon cheval, lorsque je le montai, étoit si ombrageux, qu'il ne vouloit pas marcher. Je ne fais si cette bête, par un instinct naturel, remarquoit notre position critique, ou si les charognes des bêtes fauves lui déplaisoient par leurs exhalaisons; pourtant j'attribuerois plutôt son inquiétude à la première raison. Je me suis déjà trouvé dans une situation semblable, et je pus me convaincre qu'il n'y avoit pas une charogne dans les environs. Après avoir parcouru le bois en différents sens, sans trouver une seule trace de chemins, de demeures, ou d'animaux, excepté du fumier d'Éléphants, enfin je tombai dans un petit sentier qui me conduisit à un village dont les habitants eurent la complaisance de me mener à l'endroit où le *cafilah* étoit campé.

Le 24 à *Joumah*; village de quelques maisons, 4 cofs.

Ce petit village est situé à un mille du Gange, qui ici coule vers le sud, a deux cens verges de large et dix ou quinze pieds de profondeur. A la distance environ d'un demi-mille de la place où l'on passe le fleuve, est une chaîne de rochers, qui du bord oriental s'étend jusqu'à plus de la moitié du Gange, et contre lesquels l'eau se brise avec violence. Le Gange serpente dans vos heureuses contrées à travers des plaines fertiles, couvertes de villages dont les habitants vivent dans la paix et l'abondance. Ici ces bords, du côté de l'est, sont couverts de bois épais habités par des bêtes féroces, et du côté de l'ouest, s'étend un triste désert couvert de bruyères.

Le 25 nous passâmes le fleuve à *Nacker-Ghaut*, qui est à environ douze mille au-dessus de *Hourdwar*. Le *kafilah* restant quelques jours à *Joumah*, je le quittai. Les Cachemiriens qui étoient dans la Caravane et moi, nous nous réunîmes avec une petite société de marchands qui portoient du coton à *Nhan*. Le commis préposé sur le côté occidental du Gange, pour la perception du péage, m'imposa à deux roupies. Il disoit que je paroissais voyager avec beaucoup de commodité, et qu'ainsi je pouvois bien payer cette somme. J'eus beau objecter que je n'avois rien avec moi qui dût payer quelque droit, et qu'il étoit injuste d'imposer un voyageur qui n'avoit pas de marchandises. Mes raisons ne furent pas écoutées; et le commis appuyant sa demande par une troupe de soldats qui avoient des armes à feu, je fus obligé de faire finir ce combat inégal. En calculant d'ailleurs la quantité de taxes imposées chez les autres nations qui se croient plus humaines et plus éclairées que les montagnards de *Siring-Naghour*, nous trouverons assez simple qu'une

personne qui voyage commodément à cheval, contribue aux besoins d'un état qui garantit sa sûreté par sa bonne administration.

Le 26 j'arrivai au village *Caljawala*, 7 cofs. Le kafilah campa dans une plaine verte et agréable tout près du village. Cette plaine étoit entourée d'un bois et coupée, par ses détours variés, d'un fleuve et par des canaux. L'eau m'engagea à me baigner quoiqu'il fit très-froid. Pour pouvoir le faire plus à mon aise, je me rendis dans le plus épais du bois. J'y trouvai une grande quantité de paons et d'autres oiseaux, parmi lesquels il y en avoit un qui ressembloit à la perdrix commune, mais qui étoit plus petit et voloit plus vite.

Le 28 à *Airah*, résidence du plénipotentiaire du Rajah de Siring-Naghour. Cette ville petite, mais bien peuplée, peut être regardée comme la capitale de la division inférieure (*) du Siring-Naghour. Cette division est composée d'une plaine qui, au sud, est enfermée par une suite de collines éparfes çà et là, et au nord, par une chaîne de montagnes plus élevées. Les Sicques peuvent entrer librement dans ces contrées et même par les collines du sud qui sont séparées par de petits vallons. Quand Zabitah-Kanne les en empêche pas, ils pénètrent même dans les parties inférieures de Siring-Naghour. Le Rajah demeure dans une ville qui porte le même nom que le pays, et qui est située, à ce que l'on m'a dit, à cent milles au nord, et du côté de l'est de *Lall-Dong*. (**) L'inaction du Rajah actuel a

(*) Le nom est Doone, qui veut dire pays bas.

(**) On trouve dans le *Calcutta-Monthly register*, p. 172 et suiv. une description intéressante d'un voyage que plusieurs anglois firent en 1789 de Anopesheer à Siring-Naghour, et qu'ils poussèrent jusqu'aux montagnes de neige au nord de ce pays. La description de ce voyage est

mis les Sicques en état de demander à ce pays un tribut régulier. (**) Combien plus de ressources et de courage avoit ce Rajah de Siring-Naghour, qui malgré Aurengzeb, le plus puissant Prince de son tems, protégea le fils du Dara, (***) frère de l'Empereur et son ennemi mortel, sans s'embarasser des menaces du Monarque de l'Indostan. Mais ce fut ce même Rajah qui se laissa vaincre par la soif exécration de l'or. C'est le plus grand fléau sorti de la boîte de pandore. Il arma souvent le fils contre son père, sema la discorde dans les mariages, et brisa tous les liens de l'honneur et de l'amitié.

Le kafilah resta jusqu'au quinze pour payer les droits, et ce jour là nous allames jusqu'à *Keinsapoor*, dix cofs. Ce fut là que je vis deux Sicques à cheval envoyés de leur pays pour percevoir le tribut qui doit être pris sur les revenus de certaines douanes. En voyant la manière dont ils étoient traités, ou plutôt dont ils s'y prenoient, je desirois de pouvoir passer quelques semaines dans le corps d'un Sicque. Ces cavaliers se trouvent fort bien du métier. A peine étoient-ils descendus de cheval, qu'ils trouvoient leurs lits préparés, et on donnoit à leurs chevaux de l'orge verd que l'on arrachoit dans les champs. Les voyageurs qui appartenoient au kafilah étoient fort contents, quand ils pouvoient coucher par terre et avoir pour de l'argent ce dont ils avoient besoin. C'est la différence qu'il y a entre ceux qui ont la force en main et ceux qui ne l'ont pas.

traduite dans la dix-neuvième feuille du magasin d'Hanovre de 1795. Le voyageur anglois met la ville de Siring-Naghour au-dessous de 30° 10'. Pendant les sécheresses, le Gange n'est large, près de cette ville, que de 150 verges. Son lit est tellement couvert de rochers, qu'ils n'est pas navigable.

(**) On dit 4000 roupies par an.

(***) Voyez Bernier sur la fuite de *Sipahi-Sheko* à *Siring-Naghour*.

Le 6 Mars nous passâmes le Joumna et nous campâmes sur la rive occidentale de ce fleuve, 8 cofs. Il coule vers le sud-ouest, il est fort beau et presque aussi large que le Gange. (*) Le Joumna a beaucoup de poissons. Je l'ai vu moi-même ; mais je crois que les habitants ne se donnent pas la peine de les prendre. Dans le voisinage du Joumna (**) on ne voit aucune culture, quoiqu'il y ait une grande plaine qui s'étend du côté de l'ouest et qui pourroit être arrosée sans peine par le fleuve. Le territoire de Siring-Naghour, qui cesse ici, est borné au nord et au nord-est par les pays des Rajahs Indiens indépendants, au sud par Oude, à l'ouest et au nord-ouest par le Joumna, et au sud-ouest par les possessions des Sicques. Depuis Lall-Dong jusqu'au Gange, le pays est une chaîne assez peu interrompue de collines et de montagnes couvertes de bois. Les Éléphants que l'on trouve en assez grand nombre dans les bois, mais qui ne sont ni aussi grands ni aussi utiles que ceux de Chittagong et des pays Malais, sont seulement estimés à cause de l'ivoire. Depuis le Gange jusqu'à l'Joumna, le chemin passe par une vallée étendue qui a un bon sol, mais qui est assez mal peuplée, et couverte çà et là de bois. Le peuple se nourrit de pain de froment et de pois dont ordinairement on fait une soupe. Je vous assure n'avoir jamais rien mangé avec tant de plaisir que cette soupe. Il est vrai qu'une bonne santé, un mouvement journalier, un air vif, pourroient faire manger encore des choses pires que du pain de fro-

(*) Je dois remarquer que je passai ce fleuve dans le tems où les eaux étoient le plus basses.

(**) Ce n'est pas par négligence que j'ai écrit d'abord Joumna et ensuite Joumna. Je le trouvai ainsi dans mon exemplaire. Rennell s'étonne avec raison que le Joumna soit aussi large que le Gange dans les montagnes où Forster passa ce fleuve. Note du Trad. Allemand.

ment et de la soupe aux pois. Je ne risquerai pas de fixer les revenus d'un pays que j'ai parcouru comme un misérable voyageur. Je remarquerai seulement que le bruit général porte les revenus de Siring-Naghout à environ 20 lacks de roupies. Le commis du côté occidental de l'Ioumna me demanda deux roupies. Il me dit que puisque j'étois un simple voyageur qui ne faisoit pas de commerce, je n'étois utile en rien au pays, et que par conséquent je devois payer pour ma personne. Comme il me donnoit la même preuve que celle de *Siring-Naghour*, je payai avec plaisir et fus encore content qu'on ne fit pas de recherches plus exactes.

Le 7 à *Caridah*, 8 cofs. et le 8 à *Coleroon*, 8 cofs. Petits villages de quelques maisons. Ce fut là que deux Cachemiriens, un Sunasser, (*) mon domestique et moi, nous quittâmes le kafilah et arrivâmes le 9 à Nhan. C'est la résidence du Rajah d'un pays du même nom, qui le jour de notre arrivée fit une entrée publique après une longue absence. Une partie du pays de Nhan s'étend, vers le sud, jusqu'à la pointe du Pouniab et touche par là aux possessions des Sicques, qui firent ce que font les voisins les plus forts. Ils s'emparèrent du pays. Le Rajah arma pour le recouvrer. Mais après plusieurs petits combats où il se distingua assez, il fut obligé de demander la paix, et on ne lui rendit son pays qu'à condition qu'il payeroit deux mille roupies par an à un certain chef des Sicques. Cette somme vous paraîtra peu de chose, et elle l'est aussi dans vos contrées, où l'argent comptant est commun et où l'aïfance à bientôt produit le luxe. Mais parmi ces montagnards

(*) C'est le nom d'une secte d'Indiens composée de mendiants. J'ai pourtant connu un Sunasser qui faisoit un grand commerce.

dont les mœurs sont encore simples et peu cultivées, qui n'ont presque besoin que des choses nécessaires à la vie, qu'ils possèdent en abondance, cette somme est très-considérable, et ne peut même être ramassée que par des impôts assez oppressifs.

Les habitants et les marchands étrangers dans la ville, furent obligés de payer une contribution considérable; et à présent que le Rajah a découvert ce que le peuple peut porter, il continuera vraisemblablement à jouir des fruits des impôts, quoique la cause en ait cessé. L'entrée du Rajah de Nhan dans sa capitale, ne ressembloit pas à celle d'Alexandre dans Babilone. Il avoit quelques douzaines de cavaliers assez mal habillés, et encore plus mal montés. Mais quand même eux et leurs chevaux eussent été mieux équipés, ils ne se fussent jamais montrés à leur avantage. Il leur avoit fallu monter une montagne escarpée, sur laquelle est située la jolie petite ville de Nhan. Le Rajah étoit un bel homme, tout jeune encore, son teint étoit olive clair, et sa taille au-dessus de la médiocre; il portoit une veste de soye jaune et un turban jaune. Ses armes étoient un sabre, un arc et un carquois plein de traits. Malgré les impôts considérables qu'il a mis, le peuple l'aime beaucoup, il est jeune, brave et dépense avec générosité ce qu'il a ramassé par la force. Le plaisir que témoignoit le peuple de son retour, les souhaits qu'il faisoit pour son bonheur, tout fit naître en moi les mêmes sensations. On le saluoit sans bruit avec une inclination du corps, en portant la main droite à la tête, et en le nommant le père et le protecteur de son peuple. Le Rajah, en passant, parla d'un air affable à ceux qui l'entouroient, et personne ne pensa plus à se plaindre. Tels sont les avantages qu'une belle figure,

des manières prévenantes et sa bravoure donnoient à ce Prince, et donneront malheureusement à tout autre Prince. Ne feroit-il pas plus à souhaiter pour le bien de l'humanité, que chaque despote eût au lieu de ces vertus apparentes, un caractère absolument vicieux, et qu'il joignit à sa tyrannie la lâcheté, l'envie l'avarice et l'orgueil. Les sujets de tels Princes auroient bientôt des raisons pour seconer ce joug honteux, et favoriser par un heureux exemple la cause de la liberté civile.

Il semble qu'il y ait un charme qui me fixe sur ce sujet, et qui m'empêche de le quitter sans parler du grand César. Je le fais pourtant avec le respect le plus profond pour sa mémoire, et en même-tems, je demande pardon de le mettre dans une telle compagnie. Mais enfin ce grand homme confirme ce que je viens de dire. Caton maudissoit les vertus de César, parcequ'elles avoient détruit sa patrie. Il y a peu de parties de l'histoire ancienne et moderne qui fassent autant de plaisir que la vie de César. Si cet homme extraordinaire eût rendu à sa patrie la liberté avec la paix, s'il eût entretenu dans le sénat le patriotisme qui s'éteignoit, jamais mortel ne l'eut égalé au reste; si César eut tort, il le paya cher. Une humanité très-rare dans ce tems, étoit une vertu innée dans César comme elle sera dans toute grande ame. Un usage raisonnable et doux de sa puissance, jette de l'éclat sur des caractères que sans cela nous condamnerions. Il fait briller surtout la gloire des héros, il relève leurs lauriers que l'on considère sans cela avec effroi, et comme les monuments du brigandage et de la cruauté.

Le 12 je quittai à midi la ville de *Nhan*, et le soir je chouchai à *Salleannah*, village situé au pied de la montagne et éloigné de quatre cofs de la ville. Ce fut

là que je vis, pour la première fois, depuis que j'avois quitté l'europe, des pins (*) et des faules qui, comme dans ma patrie, bordoient les fleuves et les ruisseaux. Sur le sommet des montagnes de *Nhan*, les plaines de *Sirhend*, au sud-est, à l'est et au sud-ouest, présentent une vue très-étendue au nord; elle est bornée par les montagnes de neige. Ici les montagnes protègent contre les incursions des Sicques et d'autres brigands. On est exposé à beaucoup moins de dangers, même quand on voyage en petit nombre; et notre société depuis *Bellaspour* jusqu'ici, fut toujours assez peu considérable. Pour soulager mon domestique, j'avois pris de plus un marchand de *Cachemir* qui faisoit un petit commerce. Cet homme me tint toujours compagnie depuis *Najebgour*, et fut pour moi un compagnon de voyage utile et agréable.

Le 13 douze cofs; a *Soudowra*, village sur une montagne escarpée. Le chemin passoit par des pays de montagnes couvertes de bois, et le séjour de bêtes farouches. Il n'y avoit pas long-tems qu'un tigre avoit laissé sur notre chemin des traces de son passage, et apprenant que cet animal attaque plutôt les autres animaux que l'homme, je descendis et je conduisis mon pauvre petit cheval. Les tigres et tous les animaux qui sont de l'espèce du chat, ont, je crois, peu de courage et rarement disputent leur proie. Ils sortent d'un endroit où ils sont cachés, mais s'ils manquent leur coup, ils se retirent tout doucement et ne renouvellent pas leur attaque. Ils attaquent leurs ennemis avec leurs griffes, les animaux au contraire de l'espèce du chien, ont leur plus grande force dans leurs mâchoires. On prétend que quand le

(*) Cette espèce qu'on appelle en angleterre pins d'écosse. *Pinus rubra* Linné.

tigre a une fois goûté de la chair d'homme, il la trouve excellente, et qu'il cherche à s'en procurer toutes les fois qu'il le peut sans danger. Au reste il paroît que toutes les bêtes ont peur de l'homme, soit à cause de sa figure étrangère, soit par un instinct qui les avertit de ses moyens d'attaque et de défense. Je fus fort bien reçu cette nuit sous le vestibule d'une rôtisserie indienne. On nous servit un gâteau de farine de froment fort bon, avec une soupe aux pois. Pardon si je vous parle de ces détails domestiques; mais la bonne nourriture entretenant ma santé, me mettoit en état de continuer mon voyage. Nous ne voulions avoir souvent que le couvert pour la nuit, et nous ne le trouvions pas toujours. Quoique l'Indou exerce en général l'hospitalité, cependant il n'aime pas à loger des Mahométans, qu'il regarde comme impurs.

Le 14, six cofs; à *Lawasa*, petit village. Peu de maisons. Toute notre journée se passa à gravir des montagnes fort roides. Mon petit cheval grimpoit comme une chèvre, et cependant la plupart du tems j'étois obligé d'aller à pied, le chemin étant souvent à pic. Je veux avertir les voyageurs de votre connoissance qui voudroient suivre mes traces, et je vous déclare que l'aubergiste de *Lawasah* est un coquin et qu'il mêle de la farine d'orge dans sa farine de froment. Il est le seul homme de son métier dans l'endroit, ainsi on ne peut parer à cet inconvénient qu'en emportant ses provisions de Soudowra où l'on est bien logé. Quoiqu'il ne soit pas vraisemblable que mes recommandations soient très-utiles à mon honnête homme d'aubergiste à Soudowra, c'est toujours un plaisir pour moi de parler du bon traitement qu'il m'a fait éprouver.

Le 15, neuf cofs; à *Couttie*, qui n'a que deux ou

trois maisons. Ici le pays de *Nhan* est borné par le petit district de *Bosepour*, qui appartient au Rajah de *Bellaspour*. Le 16 nous fîmes halte au bord du *Noulla*: 7 cofs. aujourd'hui nous avons trouvé une famille de Cachemir. C'étoit un orfèvre avec sa femme et ses enfans, et qui vouloit s'établir dans une ville près des frontières du Thibet.

Le 17, huit cofs; à *Kounda*, petit village situé à 5 milles au nord-ouest de *Dourmpour*. C'est la résidence du chef d'un petit district qui dépend de *Bellaspour*. A *Dourmpour*, je payai deux roupies pour laisser passer mon cheval.

Le 18 à *Gowrah*: neuf cofs. Je me reposai pendant la chaleur du jour près d'un moulin à eau; ce fut le premier que je vis dans les Indes. Le matin à 2 heures, j'observai une éclipse de lune qui dura près de deux heures. Le soir nous entrâmes dans une maison de payfan, à qui nous demandâmes la permission de faire entrer nos paquets chez lui et de chercher dans une de ses granges quelques places où nous pussions passer la nuit. Le payfan me regarda fixement. Ma figure ne parut pas lui convenir, et il nous dit franchement qu'il craignoit bien que nous ne nous contentassions pas d'une grange. Il avoit de la peine à croire que nous fussions entrés chez lui seulement pour y passer la nuit, et il ne nous permit d'entrer dans sa cour, que lorsque le marchand de Cachemire lui eut montré quelques petites marchandises. Les districts de *Houndah* et de *Gowrah* s'appellent *Barrah Touckrah*, (*) parce qu'ils sont composés de petits pays qu'un Rajah de *Bellaspour* avoit assignés, il y a cinquante ans, à ses jeunes fils.

(*) Expression qui, en Indien, veut dire douze parties.

Ces petits états sont mal gouvernés, et le voyageur qui va du Gange en Cachemire court ici risque d'être pillé.

Le 19, dix cofs; au village *Tayanaghour*; et le 20, 12 cofs; à *Bellaspour*, la résidence de la Ranée ou Princesse du pays de *Galour*. Cette ville est située au sud-ouest du *Setlound* ou *Souloudge*, le plus oriental des cinq fleuves qui ont donné à ce pays, depuis *Sihrend* jusqu'à l'Indous, le nom de *Pouniab*. (*) Le *Setlound*, fleuve très-rapide, a près de cette ville environ cent verges de large. *Bellaspour* est une ville bien bâtie et avec une régularité rare dans ces pays. *Galour* touche, au nord, au district de *Kangrah*; à l'est, à un pays considérable nommé *Boufleer*; au sud, au *Nhan*; et à l'ouest, au *Pouniab*. Les revenus annuels de ce pays doivent monter à douze lacs de roupies. A mon arrivée à *Bellaspour*, la Ranée étoit en guerre avec le chef de *Kangrah*, et l'armée de la Princesse étoit sur les frontières de l'ennemi. Les causes de cette guerre ne vous édifieront et ne vous réjouiront pas beaucoup; et cependant cela occupe les habitants de ces montagnes comme si les collines et les bois de *Bellaspour* étoient le théâtre d'une guerre générale. Le siège de Troye et les combats près du Scamandre, ne paroïtroient rien à ces héros des bois auprès de leur guerre; et ils n'y voudroient trouver d'autre ressemblance que d'avoir été l'une et l'autre occasionnées par des femmes. J'ai commencé involontairement à m'intéresser à leur histoire, et comme je n'ai rien de très-important à vous communiquer, je vais vous en ennuyer.

Pour détailler mieux la chose, je dois vous rappeler

(*) Mot Persan, qui veut dire cinq rivières.

Les tems d'Akbar, qui fut, dit-on, le premier Empereur Mahométan qui soumit ces pays de montagnes. Sur la frontière septentrionale de Calour, est une forteresse, Kote-Kangrah, que Akbar, qui l'assiégeoit en personne, fut une année à réduire. Du moins voilà ce que la tradition raconte. Pour récompenser un de ses officiers qui s'étoit distingué lors du siège, Akbar lui donna cette forteresse avec une assez grande étendue de pays qu'il y ajouta. La postérité de cet officier, qui fut la secte des Choutes, posséda ces pays jusqu'au moment actuel, que le Rajah de Kangrah ravagea le pays et assiégea la forteresse. Le Mahométan incapable de résister à cette attaque, implora le secours de la Ranée de Bellaspour, qui, comme une vraie héroïne, accourut défendre son voisin et vengea bientôt le tort qu'on lui faisoit, en pillant et ravageant tout dans le pays de Kangrah. Le prince de Kangrah soutient inutilement que la Ranée, lorsqu'elle a vu le pays de son ennemi sans défense, a pris le prétexte de secourir son voisin pour augmenter sa propre puissance.

Le 21 et le 22 nous restâmes à *Bellaspour*. La guerre ne troubla pas peu notre voyage. Il y avoit dans l'armée de *Kangrah*, par laquelle nous devons passer, une troupe de Sicques qui avoient répandu un effroi général dans ces pays éloignés. Les deux Cachemiriens, à présent mes seuls compagnons, ne vouloient pas partir absolument que nous n'eussions reçu du renfort. Après plusieurs représentations, ils consentirent à aller avec moi dans le camp de *Bellaspour*. Ils étoient forcés de convenir eux-mêmes, qu'il étoit vraisemblable que nous y trouverions plutôt que dans la ville des voyageurs qui voudroient aller au nord. Mais l'Indou, dans toutes ses actions, est paresseux et très-peu entreprenant;

et notre supériorité vient en grande partie de ce que nous les attaquons par ce côté foible. La promptitude de nos résolutions, et la célérité de nos entreprises, doivent nous donner l'avantage toutes les fois que nous aurons affaire avec eux. L'inaction et la lenteur naturelle de leur esprit, est encore augmentée par leur foi à la prédestination et à l'astrologie. Les Indous regardent avec l'attention la plus scrupuleuse, aux jours, aux heures et aux minutes, et ils dirigent leurs actions, même les affaires de la vie ordinaire d'après les décisions de l'astrologue. Lorsque celui-ci aperçoit dans les personnes qui l'interrogent une aversion secrète pour certaines choses, ou lorsqu'il craint que sa réputation ne souffre par une réponse qui eût engagé à tenter ce que l'on projetoit sûrement, il fait trouver un obstacle. Quelle supériorité n'avons nous pas sur de telles gens; et cependant nos dernières entreprises, dans les Indes, ont diminué la réputation des avantages naturels et acquis que les soldats anglois avoient montrés dans la plupart des occasions.—Je prie de ne pas méseprendre cette digression, et de ne pas croire que je favorise les pillages et les incursions que nous avons faites par occasion dans les pays de nos voisins. (†) Notre conduite, à l'égard des Marattes, étoit aussi injuste qu'impolitique, et je ne fais si nous devons nos succès à notre bonheur ou à la folie de nos ennemis. (*)

Le 23 au soir je passai le *Setloud* dans un bateau. Le fleuve est étroit, profond et rapide, et fait beaucoup de détours. Je me reposai dans un petit village situé

(†) On trouve dans les mémoires de Hastings, relatifs à l'état de l'Inde, la véritable raison de la guerre des Marattes de laquelle Forrest parle. N. du T. A.

(*) La convention de Wargaoum, qui nous couvrit d'opprobre.

vis-à-vis de Bellaspour, quoique l'endroit où l'on passe soit à deux milles de la ville. Un kafilah de Jumbooshaul s'étoit campé au nord de la ville. Il alloit à Dehli et à Louknow. Je fis connoissance avec des personnes du kafilah, et par leur influence j'obtins la permission du receveur du péage de passer sans obstacle. Cela me fit d'autant plus de plaisir, que le Gouvernement de *Bellaspour* est connu pour ses concussions. Le receveur porta ses bontés plus loin encore que je ne l'avois espéré. Non-seulement il me fit passer librement par le district de Bellaspour, mais il me donna une lettre de recommandation pour son frère, receveur de la douane à *Kangrah*. Les personnes du kafilah étoient curieuses de savoir mon histoire, et peut-être desireriez-vous savoir celle que j'inventai dans ce tems. Il y avoit dans le kafilah quelqu'un qui parloit turc, il fallut composer mon histoire d'après cet accident. Dieu fait combien j'en ai inventées pendant mon voyage. J'espère que vous me les pardonnerez en m'excusant sur la nécessité où j'étois de les faire. Aujourd'hui je dis que j'étois né turc, mais que j'étois venu de très-bonne heure aux Indes où une personne de distinction m'avoit élevé. Mon long séjour aux Indes m'avoit fait oublier le turc. J'avois été presque toujours soldat; mais une maladie m'ayant fait quitter mon état, je m'étois fait marchand ambulant. Cette histoire étoit assez simple et vraisemblable; moi-même j'entrois dans tant de détails que je commençois aussi à la croire vraie. On m'avoit vu cependant écrire deux ou trois fois. Un des voyageurs me dit, que c'étoit à l'Européenne et d'une manière fort peu en usage. La remarque m'embarassa. Cependant je répondis, sans hésiter, que j'avois toujours été accoutumé à écrire ainsi ma dépense jour-

nalière, pour à la fin de l'année en faveur le montant et ne pas dépenser plus que ma recette ne le permettoit. Ordinairement je notois mes observations en écriture persane. Mais un jour que j'écrivois une lettre angloise, il y avoit un Cachemirien près de moi qui avoit servi en Bengale sur un vaisseau anglois, il vit que j'écrivois comme les Européens de droite à gauche : cependant ma réponse, que les turcs écrivoient de cette manière, le satisfit. Les Asiatiques ont la coutume de s'accroupir lorsqu'ils lâchent leur eau, moi je restois debout sans penser que cela n'étoit pas dans le rôle que j'avois pris. On me fit des reproches sur ma mal-propreté, et je répondis que c'étoit une mauvaise habitude de soldat, à qui la ponctualité du service et leur vie errante permettoient quelquefois de s'écarter du décorum, soit qu'ils ne fissent pas attention, soit à cause de la bonne intelligence dans laquelle nous vivions, mes compagnons de voyage ne me reconnurent pas du tout sous le masque que j'avois pris, et que j'espère garder jusqu'à la fin de mon voyage.

DIXIÈME LETTRE.

Nourpour 1753.

Le 22 du mois dernier, je vous ai décrit mon voyage de Lall-Dong à Bellaspour. A présent je puis vous dire que je suis arrivé en bonne santé à *Nourpour*, la ville la plus considérable du district de ce nom, sans avoir été attaqué par les tigres, les brigands ou les Sicques. Du bord occidental du Setlour, nous allâmes le 24 mars au village *Comour-Hattée*: 8 cofs. Une *Hattée*, qui dans le langage du pays veut dire une taverne, est toujours